

L'abeille
de la Nouvelle-Orléans
Journal hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827

Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La. Téléphone No. 400

Carrière à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme maître de bureau, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.

En Louisiane et au Mississipi, \$1.00 par an
Par les Etats-Unis, un an \$1.50
Par mois \$0.15

Un Grand Français

Nous lisons dans Les Annales: C'est de Mgr Dupont des Loges qu'il s'agit. Une foule immense assiste, l'autre jour, à l'inauguration du mausolée qu'on vient de lui élever dans une chapelle de la cathédrale de Metz.

On n'a pas oublié l'attitude de ce noble vieillard qui, incarnant la France meurtrie, alla s'agenouiller au Reichstag, la tête haute, fièrement drapé en ses vêtements épiscopaux, s'imposant au respect et à l'admiration des Allemands eux-mêmes.

Un trait, entre vingt autres, mérite d'être rappelé. L'administration prussienne ayant voulu maintenir, comme sous l'autorité française, un factionnaire à la porte de l'évêché de Metz, Mgr Dupont des Loges fit savoir aux autorités qu'il considérait la présence de ce soldat comme une insulte à son patriotisme et que, par surcroît, elle le blessait dans ses souvenirs. Il demandait donc qu'on eût à retirer cette sentinelle indésirable. Pas de réponse. L'évêque insista et se heurta à un refus catégorique. Alors, un beau matin, Mgr Dupont des Loges revêt ses habits de cérémonie, fait avancer une voiture et, s'y étant assis, invite le soldat, ahuri, à prendre place à ses côtés.

Au grand trot de ses deux chevaux, la voiture provoque l'agitation de tous les Messins, qui croient à une arrestation. Elle s'arrête devant l'hôtel du haut dignitaire allemand. Le prélat ordonne au soldat de la suivre et, l'ayant fait entrer avec lui dans le bureau officiel, s'adresse au président du département: — Monsieur, puisque vous ne faites pas reprendre votre factionnaire, je vous le rapporte.

L'hilarité fut vive dans la vieille cité. Mais les autorités allemandes ne se tinrent pas pour battues. Le lendemain matin, le poste de l'évêché était rétabli, et, lorsque le prélat sortit, avec ostentation le factionnaire lui présenta les armes. C'est alors que Mgr Dupont des Loges se leva et se dirigea vers la Légion d'honneur. Deux jours plus tard, l'évêque de Metz, s'arrêtant devant la sentinelle allemande, lui faisait rendre les honneurs à la décoration française.

Et lorsqu'en 1881, le gouvernement allemand lui fit offrir, par l'entremise du général de Manteuffel, l'ordre de la Couronne de Fer, Mgr Dupont des Loges refusa par une lettre pleine de fierté qui fit alors la tour de la presse.

LE CHANT, C'EST LA SANTE

Il faut chanter pour nous bien porter, et si notre conseil, original il est vrai, ne vous inspire qu'une médiocre confiance, apprenez cependant qu'il vous est donné par deux membres de l'Académie des sciences de Paris.

M. d'Arsonval a communiqué, en effet à ses collègues des observations de M. Frossard, préparateur à la Sorbonne, d'où il résulte que le chant, à condition d'être bien réglé, constitue une excellente gymnastique respiratoire, éminemment favorable au maintien d'une bonne santé.

Il est inutile d'ajouter que le choix de la chanson demeure libre; mais il faut éviter les airs trop vifs, trop cadencés, et surtout ceux écrits dans un registre fort élevé, car, dans ce cas, vous risquerez de vous déchirer les poumons, en même temps que vous scorcherez... les oreilles d'autrui.

Et il est aussi une hygiène à observer dans le chant. N'oubliez pas que si les chanteurs n'ont point à proprement parler de régime spécial à suivre, ils ont quand même des précautions à prendre. Il leur faut éviter l'enrouement, qui peut avoir diverses causes: le refroidissement de la température, l'alcool, la fatigue, la fumée, l'émotion, ce dernier d'ordre purement subjectif.

Il sont aussi bien soins d'être à jeun au moment d'entrer en scène. La raison en est simple: quand l'estomac est chargé, il appuie sur le diaphragme et le paralyse. C'est pourquoi vous voyez toujours les professionnels se récuser à la fin d'un dîner quand on demande aux convives "d'en chanter une." Il n'y a là aucune affectation de leur part, mais simple mesure de prudence.

LES TOURISTES

Le guide.—Ici, messieurs, dames, les murs sont si épais que nul n'entendrait du dehors les cris et les gémissements des prisonniers.

Un mari à sa femme.—Dis donc, vieille, va à un endroit tout désigné pour tes exercices de chant!

Les hommes sont gourmands de friandises, les femmes d'émotions.

Tableaux d'Apres l'Angleterre

M. Albert Flament, dans la Revue de Paris, fait cette pittoresque évocation de la vie londonienne:

En habit noir, parmi des habits noirs. Un petit, et mince habit noir, charmant, juvénile, parmi d'autres habits noirs... La chaleur est écablante. Park Lane. Sur Hyde Park, onze heures du soir, en juillet. Des dîneurs ont été disposés dans les galeries, les vestibules et l'escalier de marbre, dans les salies à manger; partout, leur tournoiement silencieux essaie de faire passer la fraîcheur entre les groupes de jeunes femmes et de danseurs. Sur les habits, la boutonnière du revers est ornée de brochettes de décorations, en l'honneur de l'héritier de la couronne, qui porte, lui aussi, les étoiles diamantées et les croix avec, en plus, sous le revers, à la taille, sous le cœur, une plaque scintillante... Il y a des grands cordons sur le plastron des ambassadeurs; la moire bleu lavande de l'Ordre de la Jarretière traverse la poitrine du duc de Marlborough et l'on voit, dans la porte de la salle de bal, Mrs. Asquith au nez courbé et qui a l'air d'un oiseau, et d'autres dames, qui portent au corsage, en guise de fleurs ou parmi les fleurs, de multiples croix aux rubans rayés.

Le Prince danse—comme tout le monde, ici, ce soir, même M. Winston Churchill—le visage effleuré par les cheveux de sa danseuse, presque toujours la même, mince, frêle, assez pareille à lui. Ils ont l'air de deux enfants qui ont très chaud, mais qui bravent les incon vénients d'un bal par cette température tropicale, pour le plaisir de danser. Le prince de Galles, le torse en avant, imprime à ses épaules tous ces mouvements que l'on voit faire aux danseurs à la mode. Il est gracieux, léger; son pantalon est un peu trop long; une dame anglaise qui le remarque, me dit: "Il a l'air d'avoir trempé dans l'eau." Mais ce détail ajoute à l'apparence juvénile. Pas la moindre morgue; il se promène du rez-de-chaussée au premier étage, en compagnie de la sœur du maître de la maison, interroge des valets de pied, qui d'ailleurs, s'inclinent tout juste pour lui répondre. La gentry trouve le prince trop démocratique. Nous connaissons à Paris bien des jeunes gens, en effet, dont la situation ne vaut évidemment pas celle de ce prince, le premier fiancé du monde et qui lèvent le menton sur leurs contemporains avec une sorte d'arrogance déshabillée. Cependant, toute la saison de Londres, qui ne se terminera que le 4 août, après les courses de Goodwood, chez le duc de Richmond, repose sur ce frêle jeune homme de vingt-huit ans, qu'on croirait encore sous la tutelle étroite de ses parents. Chaque jour, il figure à d'innombrables fêtes, traverse des bals, avec le même sourire de son joli visage un peu féminin, encore enfant, déjà fatigué; et, cet après-midi même, il présidait au Lord's, sous les objectifs des reporters, l'un des plus fameuses et élégantes épreuves sportives de l'année: le match de cricket entre les deux collèges d'Eton et de Harrow.

Un étranger en voyage essaie d'attraper au vol, dans une fête et ailleurs, ce qui passe et qui diffère de ce qu'il a pour habitude de considérer chez lui. Mais ce qu'on nomme, d'une façon devenue un peu générale, la société, fut de tout temps l'élément le plus véritablement international d'un pays et, aujourd'hui plus que jamais, dans les deux hémisphères, un bal, un dîner, une fête mondaine, ne varient pas. A peine les meubles, leur arrangement diffèrent-ils quelque peu; à peine les domestiques sont-ils plus bruns, mieux stylés. Il faut un effort pour trouver des nuances. La plupart des robes des femmes viennent de la rue de la Paix et tous les hommes ont un tailleur dit anglais.

Dans la vaste salle si admirablement décorée par José-Maria Sert, si fantaisieusement, sur des fonds de miroir, de peintures en camaïeu, d'un bleu intense, cortèges féeriques d'éléphants et d'asiatiques, les ventilateurs rendent la température supportable pour ceux qui ne dansent pas, mais les blocs de glace placés dans l'embrasure des baies, sous les rayons croisés des ailettes tournantes qui créent le froid, ne parviennent pas à empêcher les danseurs d'avoir chaud. Vers une heure du matin, la salle de bal est encore aussi remplie. Le prince danse avec la même jeune femme aux bras fragiles. Il fait mécaniquement des épaules et des reins ces petits mouvements des danseurs qui pratiquent le fox-trot et le chimney... Son visage est perlé de sueur. Ses yeux clairs, tandis que son visage frôle celui de sa danseuse, ses yeux passent, indifférents, lointains, sur les rares spectateurs assis sur les banquettes.

LES DANGERS DES RUES DE LONDRES

Londres.—Les dangers des rues de Londres sont révélés dans un rapport qui indique que, pendant les mois d'avril, mai et juin, il y a eu plus de 18,000 accidents. Pendant ces trois mois, 171 personnes ont été tuées. Les véhicules de commerce ont tué 80 personnes, les autos, 51, et les omnibus, 18. Les autres personnes ont été victimes d'accidents de différentes so-

A la Recherche d'une Monnaie

Le mark est descendu à onze millions pour un dollar. Cette chute et l'incertitude du change ont déterminé, pour une part, l'échec de la Poire tenue à Leipzig, dans la dernière semaine d'août. Le 31, la Gazette de Voss écrivait: "On a vendu et acheté dans tous les échanges européens appréciés." Et un journal se demandait pourquoi "les industriels ne se décideraient pas bientôt à prendre comme base une méthode unique d'établissement de prix." En d'autres termes, il invitait les industriels à établir leurs comptes sur la base de l'or. Une importante maison de Hambourg, la firme Kühn et Schulenburg, demandait la chose même, au mois d'août, dans une lettre adressée à divers personnages politiques. "Il n'y a plus qu'une seule planche de salut: l'introduction immédiate et radicale d'une valeur-or dans les comptes... Il faut rendre à l'Allemagne un étalon économique stable; il faut que le peuple allemand cesse de jongler avec des milliards de marks-papiers et ne connaisse plus que des comptes en or." Les paiements pourraient, sans doute, se faire en marks-papier au cours de l'or, mais la force des choses amènera à créer pour les comptes-or, une monnaie-or.

Trouver cette monnaie, c'est, disent ses partisans, la base même de la restauration des finances allemandes. "Ainsi seulement l'ouvrier, l'employé, le fonctionnaire récupéreront leur salaire ou leur traitement d'avant-guerre; la population ne sera plus mystifiée par les prétendus coefficients de vie chère... Les discussions perpétuelles des syndicats patronaux et ouvriers se trouveront liquidées. Le paysan ne vendra plus son beurre qu'un mark la livre, mais il y trouvera pourtant son compte." Enfin, ce sera l'âge d'or.

Bien mieux: si on convertit en or les prix actuels des denrées en Allemagne, on s'aperçoit que les objets de première nécessité sont moins chers qu'avant la guerre. La livre de beurre vaut 75 pfennigs-or, la bouteille de vin 20 pfennigs-or, un ticket de tramway 2 pfennigs-or; les prix des loyers et du chauffage sont "dérisoires." Ainsi, tandis que dans les pays à monnaie saine on admet que l'on a perdu la moitié environ de sa valeur d'achat, cette valeur s'est et a augmenté en Allemagne. Établissez la monnaie d'or dans ce pays: la vie y sera meilleur maré que jamais.

Tout le monde, il est vrai, n'est pas séduit en Allemagne par ce tableau enchanteur. On fait au projet d'une monnaie-or deux fortes objections. Tout d'abord, on nie que l'introduction d'une monnaie saine suffise à rétablir l'ordre économique. La monnaie-or issue de mines ne fera en aucune façon renverser la confiance. La Deutsche Bankgesellschaft Zeitung rappele à ce sujet l'histoire des rapinages en France. La juste confiance est de resasser d'abord l'ordre économique, et la monnaie s'assainira d'elle-même.

La seconde objection porte sur les salaires: de même que le coût de la vie, ils sont aujourd'hui plus bas qu'en 1914. Le jour où la monnaie-or sera établie, l'ouvrier s'apercevra de la différence. Elle l'indignera et il revendiquera les salaires d'avant-guerre.

Ainsi, jour beaucoup d'Allemands, la monnaie-or serait inefficace au point de vue économique, et dangereuse au point de vue social. Ajoutons que la base qui servirait de garantie à cette monnaie est loin d'être choisie. Helfferich avait pensé à une monnaie-seigle. A vrai dire, les garanties ne manquent pas, mais d'une part elles ne sont pas dans la main du gouvernement, d'autre part elles se trouvent en concurrence avec l'hypothèque générale affectée aux réparations. Malgré ces objections et ces difficultés, la Gazette de Francfort nous dit, le 6 septembre, que "dans les cercles gouvernementaux, il existe une tendance à rétablir rapidement au moins le plan d'un moyen de paiement à valeur constante, et que nous devons nous attendre à des décisions dans ce sens à bref délai."—Henry Bidou, Dans le Figaro.

UNE DECLARATION DE COOLIDGE

A l'occasion de la venue du général Gouraud à Boston, les journaux ont pu lire une déclaration très française faite le 13 février 1919 par le président Coolidge, alors gouverneur du Massachusetts.

Je ne suis pas assez au courant des événements pour discuter en détail les travaux de la Conférence de la Paix, mais il me paraît essentiel qu'un des résultats du traité de paix soit de laisser la France dans une position assez forte pour être capable de résister avec succès contre toute agression possible de l'Allemagne dans l'avenir. Ce n'est pas pour protéger avant tout la France et les Français que je prône cette idée, mais pour protéger l'Amérique.

En face de l'Allemagne, la France a été l'avant-poste de l'Amérique et, par sa situation géographique, elle continuera à être le rempart de la civilisation pour la préservation de laquelle nous avons combattu.

Les Anniversaires

Un illustre chroniqueur inconnu, grand compilateur de petits papiers, fiches, notes et documents qu'il faut toute une vie pour classer par ordre alphabétique, atteint de la manie de la statistique, manie très hôte en soi mais utile à l'histoire, à l'économie politique et sociale, ayant découvert que le jour anniversaire de l'inventeur du piano avait passé inaperçu, entra dans une grande colère, dont tous les pianistes du monde eux-mêmes furent étonnés. On ne songeait pas plus à cette époque à l'inventeur du piano qu'à l'inventeur du Souton à trois trous!

En même temps que sévit la manie des anniversaires, fleurit l'art de découvrir des anniversaires. Alors que l'humanité tout entière oublie ou semble vouloir laisser dans l'oubli un nom que réclame une juste célébrité, le chroniqueur s'en empare et l'impose à l'attention de l'humanité jalouse et ingrate. S'il ne cherchait encore qu'à glorifier un homme, savant, littérateur ou artiste! Mais non, l'infatigable chercheur qui s'aperçoit un beau matin que l'inventeur du piano ou du bouton à trois trous célébrait ce jour-là l'anniversaire, un anniversaire quelconque de sa naissance, se fait une gloire d'avoir seul, tout seul, de tout un monde, noté cet événement remarquable. Il fait tellement de bruit autour de sa découverte qu'on en arrive à mêler son nom avec celui de l'homme illustre qu'il a sorti pour un jour du lourd oubli. Qu'importe que, le même jour, il ne songe nullement à quelques autres grands hommes dont le centenaire coïncide avec celui du mort qu'il a adopté; il n'en accusera pas moins tous ses semblables d'ingratitude et de criminelle négligence. Lui seul sait rendre aux bienfaiteurs de la race ou de l'humanité les tributs d'hommages périodiques auxquels ils ont droit! Pourra-t-on se contenter dans quelques années de fêter l'anniversaire de tel inventeur, sans fêter en même temps l'anniversaire de l'homme qui trouva ou inventa le jour anniversaire de tel inventeur! Tout cela serait bien compliqué.

Un anniversaire ne servirait-il qu'à faire éclater l'ingratitude humaine? N'allons pas penser pour cela que les anniversaires soient une chose entièrement mauvaise. Il serait aussi ridicule de supprimer les anniversaires, à cause des abus qu'ils entraînent, que de les supprimer, parce que trop nombreux et trop souvent mal attribués. Aussi bien supprimer la littérature parce que trop de gens s'en mêlent, parce que l'attrait de la littérature prive l'agriculture de bras et l'industrie d'ouvriers.

Grâce aux anniversaires, nous entendons de beaux discours, nous voyons s'élever de superbes monuments, nous trouvons des noms de rue! Ils permettent aux célébrités du moment de vanter le génie d'hommes que vivants ils auraient souhaité voir dans la tombe! Ils permettent aux célébrités du moment de chanter les louanges d'hommes que vivants ils auraient écrasés de leur mépris, parce que vivants ils auraient pu leur nuire.—Jules Jolicoeur, Dans Le Samedi.

"PALAIS" EPISCOPAL DANS LES REGIONS DEVASTÉES

Dans l'"Echo de Paris", M. Henry Bordeaux pose la question de l'habitation des prêtres dans les régions dévastées. Il faut, dit-il, leur faire une place:

L'évêque de l'un de ces diocèses dévastés par la guerre méridionale: "Il est bien vrai que la question du logement des prêtres est la plus digne d'intérêt. Ou bien ils sont en baraque, ou bien ils sont dans le presbytère communal délabré, ou la municipalité ne fait pas de réparations. Ou bien ils sont dans le presbytère communal restauré et la municipalité s'approprie à exiger 5 à 600 francs de loyer, quand le fixe du dernier du culte est de 900 francs, de 1,200 francs avec des annexes. Impossibilité matérielle. Jusqu'ici j'ai obtenu des municipalités qu'elles retardent l'augmentation du loyer. Mais je serai débordé. Quelques curés sont logés gratuitement dans des maisons particulières. Tout cela n'est pas une situation normale. Le curé remplissant un ministère public doit être logé..."

SQUELETTES D'ANCETRES

Macou.—Au cours de fouilles récentes faites à la station préhistorique de Solutré, par M. Deberet, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, membre de l'Institut; le docteur Blayot, professeur d'anthropologie; le docteur Arcelin et M. Mazenot, instituteur, le squelette d'un homme de 25 à 28 ans, d'une taille de 1 m. 65, datant de l'époque aurignacienne, avait été mis à jour.

On vient de découvrir un autre squelette datant de la même époque, c'est celui d'un homme de 35 ans, d'une taille de 1 m. 78.

Un troisième squelette, attribué d'abord à une époque plus récente, a été identifié comme étant de la même époque. Leur ancêtre remonterait donc à 10,000 ou 15,000 ans. Tous bien conservés, étaient orientés la tête face à l'Est, l'inflammation étant faite sur le bord même des foyers, à une profondeur variant de 1 m. 20 à 2 mètres et correspondant à l'ancienne pente du terrain.

Ces squelettes ont été transportés au laboratoire de la Faculté de Lyon.

Un Beau Projet

M. Georges G. Toudouze, écrit dans "La Revue des Deux Mondes": On se souvient que Guillaume II avait dessiné le grand plan qui devait lier la Mer du Nord à la Mer des Indes, le fameux grand plan des sept B; c'est-à-dire la ligne Brême, Berlin, Budapest, Byzance, Bagdad, Bassorah Bombay. Formule bien allémanche dans le pédantisme géométrique de sa présentation, mais formule heureuse, et dont la réalisation pacifique eût donné à la Germanie la maîtrise de l'Europe.

L'Allemagne impérialiste, qui voulait dominer, prétendait lier l'Asie à la Germanie: c'était la ligne Danube-Euphrate. La France pacifique, qui veut simplement vivre, doit lier l'Afrique à la Gaule nouvelle: ce sera la ligne Rhin-Rhône.

Le projet du canal Anvers-Marseille a été posé, c'est l'ingénieur en chef de la Marine, Emile Berlin, qui, le 6 Janvier 1919, a saisi l'Académie des Sciences d'une esquisse remarquable, esquisse fondée sur la constitution de la France rentrée dans ses limites naturelles orographiques et hydrographiques.

Pour une somme de cinq milliards, le projet Bertin donnait une voie navigable profonde de 5 mètres qui, partant d'Anvers, aboutissait à Marseille, et par l'Escaut, le Rhin, la Saône et le Rhône, permettait libre passage, dans les deux sens en même temps, à des cargos de mer jaugeant 10,000 tonnes, portant 8,000 tonnes en lourd calant 4m,50, qui fussent passés de Méditerranée en Mer du Nord, et réciproquement, sans rompre charge. Si cette voie d'eau Anvers-Marseille existait, la situation franco-belge serait renforcée, la crise des frets combattue, l'occupation de la Ruhr plus fructueuse, le ravitaillement de la Suisse par la France assurée, l'accord économique franco-italien cimenté, l'exploitation de l'Afrique française et de l'Afrique belge et pleine prospérité et faisant une concurrence directe à la vente à gros haut prix des matières premières exportées par les trois Amériques.

A la réalisation de ce plan sont intéressés la sécurité nationale et le salut économique de la France.

A PROPOS DE TUTENKHAMON

Londres.—M. Howard Carter, dans une conférence qu'il a faite aujourd'hui devant une assemblée de parents et amis du feu comte Carnarvon, a déclaré qu'il n'avait retiré de la tombe de Tutenkhamon que moins d'un quart de ses merveilles. L'archéologue américain, qui a coopéré avec lord Carnarvon dans ses recherches, a dit que de nombreuses surprises attendaient le monde quand toutes les chambres du tombeau auront été explorées.

Ce travail, a-t-il dit, demanderait deux ans. Il avait confiance que lorsqu'on ouvrirait le sarcophage du pharaon et autome, on y trouverait la plus complète quand il débarque sur le sol canadien. Tout pénétré des récits plus ou moins fantaisistes de voyageurs qui ne sont peut-être jamais sortis de chez eux, il a l'entière conviction qu'au Canada on ne voit guère que des embryons de villes et qu'il ne faut pas aller bien loin pour trouver les tentes en peau de bison ornées de curieuses et naïfs dessins... Un peu désappointé, cet étranger voit des villes splendides, ultra-modernes et dans lesquelles ne circule aucun sauvage à plumes. Les autos sillonnent les rues, le machinisme est partout poussé à l'extrême perfection, le Progrès est là.

Et, chose plus stupéfiante, dans cette formidable usine d'énergie, l'Art trouve sa place, une grande place... Dans des théâtres magnifiques, il y a des orchestres de vrais artistes dirigés par des Maîtres; il y a des organisations musicales de haut mérite et, mieux encore, c'est le peuple tout entier qui, si profondément en l'âme cette suprême poésie de la musique que, dans nul autre pays au monde, il n'y a autant de pianos, de violons, de violoncelles ou autres instruments. Dans les campagnes les plus reculées, au fond des bois farouches même, on trouve, à défaut d'autre chose un violon ou un accordéon; quelquefois le violon a été fabriqué de toutes pièces par le chasseur ou le bûcheron qui en joue.

Et sur ces instruments primitifs, il se joue des choses qui mériteraient d'être notées, beaucoup mieux que certaines chansons idoles, écrites aujourd'hui, fanées demain, mais qui dans l'intervalle courent tous les trottoirs comme des dévergondées... —F. de Verneuil.

A Propos de Musique

Nous lisons dans le Samedi de Montréal:

A la suite d'un récent article touchant la musique, j'ai reçu plusieurs lettres approbatives dont l'une surtout m'a fait plaisir; je ne la publierai pourtant pas, même si son auteur l'eût demandé car elle est trop élogieuse pour mon humble personne.

Je me bornerai à dire que mon correspondant n'est pas le premier venu; compositeur de musique, il est bien qualifié pour parler d'un Art—le plus beau de tous peut-être—que l'on ne comprend pas suffisamment, bien qu'il soit fort en honneur au Canada.

Cet Art est même plus qu'en honneur ici, car on se borne pas à lui rendre de platoniques hommages pour paraître et connaître quelque chose; on fait mieux que cela, beaucoup mieux, on le pratique et d'une façon splendide qui peut surprendre l'étranger fraîchement débarqué sur notre sol.

Cet étranger, tout imbu de la vieille routine millénaire qui règne en matière dans les vieux pays s'imaginerait que le progrès en toutes choses ressemble à certains arbres: il doit pousser lentement pour arriver à son plein développement.

Sans doute, depuis la guerre, l'étranger a modifié sa façon de penser, il a reconnu l'esprit hardi d'entreprise du nouveau monde, son adaptation subite à des événements auxquels il n'était pourtant pas préparé, et il en a conclu logiquement en somme, qu'un peuple neuf et par cela même vigoureux, a des moyens aussi larges qu'inattendus. C'est très bien car c'est très vrai.

Mais, où l'étranger fait encore erreur, erreur complète, c'est quand il s'imaginerait que l'Art ne peut être enfanté par de séculaires accouplements de traditions et de formules et qu'il ne saurait naître—vivre surtout—sur un sol aussi jeune que le nôtre dont la plus vieille des cités ne compte guère que deux siècles et demi d'existence.

Certes, loin de moi la pensée d'amoindrir la valeur des lents efforts qui ont donné à l'Europe, en même temps que le droit d'existence, son élévation artistique; parmi les vieux pays il en est un surtout, la France, qui a toujours tenu le premier rang, qui la toujours maintenu au milieu des tempêtes et ce n'est pas là sa moindre gloire, mais, en toute justice, il faut admettre que, sous le rapport artistique, si le Canada n'a rien de remarquable, c'est que le théâtre par exemple n'a hérité d'une part de la fortune intellectuelle de sa mère, il en a bien profité, et il en a profité vite.

Je n'en veux pour preuve que la musique qui est le thème de cette chronique. Comme je le dis plus haut, l'étranger est dans l'erreur la plus complète quand il débarque sur le sol canadien. Tout pénétré des récits plus ou moins fantaisistes de voyageurs qui ne sont peut-être jamais sortis de chez eux, il a l'entière conviction qu'au Canada on ne voit guère que des embryons de villes et qu'il ne faut pas aller bien loin pour trouver les tentes en peau de bison ornées de curieuses et naïfs dessins... Un peu désappointé, cet étranger voit des villes splendides, ultra-modernes et dans lesquelles ne circule aucun sauvage à plumes. Les autos sillonnent les rues, le machinisme est partout poussé à l'extrême perfection, le Progrès est là.

Et, chose plus stupéfiante, dans cette formidable usine d'énergie, l'Art trouve sa place, une grande place... Dans des théâtres magnifiques, il y a des orchestres de vrais artistes dirigés par des Maîtres; il y a des organisations musicales de haut mérite et, mieux encore, c'est le peuple tout entier qui, si profondément en l'âme cette suprême poésie de la musique que, dans nul autre pays au monde, il n'y a autant de pianos, de violons, de violoncelles ou autres instruments. Dans les campagnes les plus reculées, au fond des bois farouches même, on trouve, à défaut d'autre chose un violon ou un accordéon; quelquefois le violon a été fabriqué de toutes pièces par le chasseur ou le bûcheron qui en joue.

Et sur ces instruments primitifs, il se joue des choses qui mériteraient d'être notées, beaucoup mieux que certaines chansons idoles, écrites aujourd'hui, fanées demain, mais qui dans l'intervalle courent tous les trottoirs comme des dévergondées... —F. de Verneuil.

La Princesse Abbas Alim

C'est une bien curieuse personnalité que celle de la princesse Abbas Alim, qui s'est tuée, récemment à Alexandrie, dans sa chambre, tandis qu'elle nettoyait un revolver chargé. Il semble, entre parenthèses, d'après les conclusions de l'enquête ordonnée à cet effet, que le décès soit dû à une cause purement accidentelle.

Une balle partie à l'improviste, dit-on, a traversé la poitrine de la princesse, qui a expiré sur-le-champ. Toutefois, s'il est probable que les trépas de la princesse Abbas Alim n'aient rien de romantique, il n'en fut pas de même de sa vie.

Elle était de naissance anglaise et Jessica Harrington son premier nom. Fille d'un propriétaire d'hôtel de Wandsworth, dans la banlieue de Londres, elle eut, dès sa jeunesse, une légion d'admirateurs parmi les dandys de Wandsworth.

Sa beauté fut d'abord appréciée dans une grande maison de modes de Regent Street, où elle avait trouvé sa première situation. C'est là, qu'en qualité de mannequin, elle attira l'attention d'un visiteur connu dans le monde des théâtres et qu'elle suivit dans les coulisses. Elle fit ses débuts sur la scène de l'Alhambra, peu de temps avant la guerre, dans la revue de André Charlot: "5,064 Gerard."

On ne la connaissait déjà plus sous le nom de Jessica Harrington, mais sous celui de Jacky Hamilton.

Les propriétaires de music-halls la recherchèrent, et l'un d'eux, jeune héritier d'une famille titrée, gagna même la première place dans ses affections. Jacky Hamilton mena dès lors une vie de grand luxe.

A quelque temps de là, le jeune homme riche s'aperçut qu'il avait dévoré en peu de temps une fortune de cent mille livres-sterling, mais Jacky Hamilton n'était pas une personne empruntée. Elle épousa bientôt le capitaine Arthur Ellis, officier de la brigade des fusiliers royaux et proche parent de lord Howard de Walden.

Le mariage fut célébré à l'église catholique de Wandsworth. Mme Ellis quitta aussitôt la scène et eut alors une résidence près de Park Lane, où elle faisait venir quotidiennement des orchestres de jazz-band.

Cette union dura jusqu'en 1920. A cette date, un divorce fut prononcé. Mme Ellis revint à la scène et on la voit souvent danser au théâtre de la Gaité. En 1921, elle quitta encore le théâtre pour épouser à Londres, le prince Mohammed Lima Led-Din, neveu du roi d'Egypte et frère de l'ancien khédivé. Puis, elle divorça encore peu de temps après pour épouser le prince Abbas Alim, autre membre de la famille royale égyptienne.

Miss Harrington avait donc quatre fois changé de nom et de fortune, lorsqu'elle a mis fin d'une façon involontaire, à sa romanesque carrière.

La princesse Abbas Alim laisse des perles et bijoux évalués à quatre-vingt mille livres sterling.

L'ETRANGE AVENTURE

Une dépêche de la Croix, état Wiscôchin, annonce la mort d'une femme qui, durant quarante ans, a passé pour un homme connu sous le nom de William Taylor. Ce singulier personnage a succombé vendredi dernier des suites d'un cancer, mais ce qu'il y a de plus surprenant dans cette histoire, c'est que ce William Taylor avait été marié pendant deux ans à une femme qui ne s'est jamais doutée, prétend-elle, de la contrefaçon. Rencontrée hier par des journalistes au domicile de sa sœur qui habite à Virouqua, la dame a déclaré qu'elle n'avait jamais eu le moindre soupçon de la supercherie. C'est la mort de "celle" qui fut son "époux" pendant deux ans qu'elle a appris cette étrange aventure. Elle avait épousé le faux "William Taylor" à l'âge de dix-sept ans, et elle prétend avoir toujours cru que sa vie maritale avait été comme celle de tout le monde. Son singulier époux veillait, du reste, jalousement sur elle et ne lui permettait guère de fréquentations, surtout avec les hommes.

LES DEUX ROUTES

Paris.—L'Allemagne est arrivée à une tournant de route, elle doit prendre la droite ou la gauche. A gauche elle trouvera les Alliés prêts à lui donner la main si elle veut s'aider elle-même et si elle tient à conserver son unité. A droite, elle trouvera tous les ennemis de la démocratie, depuis les amis du Kaiser, jusqu'aux partisans des Soviets de Russie qui lui conseillent la résistance. Si elle le écoute, une révolution suivra. Si la révolution éclate, la France qui jusqu'ici n'a rien fait pour aider la Rhénanie à se déclarer indépendante, la prendra sous sa protection, et il y a tout lieu de croire que la Bavière et la Saxe se sépareront aussi de la Prusse. Ce sera alors la fin de l'unité allemande. Voilà ce qui arrivera si les Allemands n'ont pas la sagesse de suivre le gouvernement qui, dans la personne du chancelier préfèrent abandonner la résistance passive, plutôt que de laisser éclater une révolution, dont il n'est pas possible d'entrevoir les conséquences.